



# LE CHEMIN CHOISI

**MARYSE  
FAURE TAYLOR**

Maryse Faure Taylor

Le Chemin choisi

© Maryse Faure Taylor, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6531-3

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père qui m'a guidé toute ma vie, m'instillant les valeurs de respect des autres et qui continue de veiller sur moi au plus profond de mon être.

À ma fille qui est, et sera toujours mon plus beau rayon de soleil !

*Tous les noms de cet ouvrage ont été changés pour le respect de l'anonymat des personnes concernées, à part celui de la championne de kayak qui s'appelait vraiment « Larivière » ;*

« Oui s'il est vrai que les hommes tiennent à se proposer des exemples et des modèles qu'ils appellent héros, et s'il faut absolument qu'il y en ait un dans cette histoire, le narrateur propose justement ce héros insignifiant et effacé qui n'avait pour lui qu'un peu de bonté au cœur et un idéal apparemment ridicule. »

« La Peste ». Albert Camus

Il faut comprendre ce qu'on vit et ce qu'on est. On doit être apte à choisir dans le panel des possibles. Il s'agit de piloter sa vie....

Olivier de Kersauson.

C'est pas l'homme qui prend la mer

C'est la mer qui prend L'homme, ta ta tin.

Moi la mer elle m'a pris....

« Dès que le vent soufflera ». Renaud.

# Chapitre 1

J'étais entourée de nounours...

Ils s'alignaient en rangs d'oignons sur les quatre murs de la chambre, partout du sol au plafond. Ils étaient assis en lévitation dans une attitude idiote de bras tendus comme pour une étreinte que je n'avais nulle envie de recevoir. C'était comme une obsession. Ils se répétaient à l'infini sur la tapisserie, même jouets absurdes, marrons comme il se doit. Peut-être avaient ils l'inévitable ruban noué autour du cou, bleu certainement puisque c'était l'ancienne chambre du petit garçon, -devenu bien grand depuis vu l'âge de sa mère- mais je ne me souviens pas de ce détail tant leurs regards de verre étaient oppressants.

Assise sur le lit étroit et grinçant je tentais de faire le bilan de ma situation. Cette chambre de 7 m2 pauvrement meublée d'une simple chaise en paille, d'un placard à portes difficilement coulissantes, et d'un petit – oh ! tout petit— bureau, devait me servir de lieu de vie puisque j'avais eu l'audace de venir dans ce « grand nord » faire mes études supérieures.

J'étais donc à Caen, moi qui n'avais connu que la douceur du climat méditerranéen protecteur de mon enfance. Qu'est-ce-que je faisais là ? Déjà le froid humide de cette chambre m'empêchait de dormir, et je passais mes nuits à faire glisser sur mes draps, ma seule et unique richesse, un fer à repasser, pour essayer de trouver suffisamment de chaleur et m'endormir bien vite, avant que l'humidité glaciale ne reprenne possession de mes pieds, de mes jambes, et finalement de mon corps entier, emportant une fois de plus tout espoir de sommeil.

La propriétaire des lieux, une vieille dame pas très argentée, m'avait bien fait comprendre qu'il n'était pas question d'allumer un chauffage coûteux avant les grands froids. On n'était qu'en septembre ! Sa modeste maison si tant est que cette bicoque puisse porter un tel nom, car il s'agissait en fait d'un de ces baraquements rapidement érigés après la guerre, pour reloger dans l'urgence une population qui avait vu sa ville détruite.

Ces préfabriqués de bois étaient voués à une destruction rapide dès que de

meilleures solutions seraient offertes, mais vingt-cinq ans après elles étaient toujours là, laissant passer plus que jamais les petits courants d'air froid qui s'infiltraient entre leurs planches disjointes. C'était donc là, bon gré mal gré, contre un modeste loyer, que j'avais réussi à trouver un logement pour commencer mes études de lettres.

Je pouvais bien rêver à mon doux sirocco, assise sur mon lit dans ma tenue de combat du froid : Une longue jupe de laine et un épais pullover sans oublier les chaussettes, si grosses qu'elles ne rentreraient dans aucune chaussure, car aucun pyjama n'aurait fait l'affaire ! Mais rien ne pouvait lutter contre les draps glacés et humides de ce lit sans sommeil.

Alors je préférais rêver à mon enfance, là-bas si loin, de l'autre côté de La Grande Bleue, si bleue...

Même si la vie n'avait pas été toujours rose, quoi ? Il y avait quand même une sale guerre d'indépendance alors ! Il y avait aussi les plages de sable doux, il y avait cette grande insouciance des amis, des voisins avec qui on partageait tout.

Ce fatalisme nous rendait tous insouciantes et souriantes malgré tout, et nous faisait partir en colonie de vélo (on n'était pas assez riches pour des voitures) trainant des carioles faites maison, dans lesquelles on entassait coussins, paniers et enfants pour un grand piquenique du dimanche à la mer. On étalait alors sur le sable, une grande couverture sur laquelle on trouvait place, et chacun ouvrait son panier qui libérait soudain les effluves de quelques bons plats mijotés qu'on allait tous partager avec délices. Et chaque femme échangeait volontiers sa recette après avoir reçu les compliments d'usage.

C'est après ce repas si convivial que commençait le calvaire pour nous les enfants : il fallait attendre trois heures avant de pouvoir se jeter en courant dans cette eau si tentante qui nous narguait avec ses petits rouleaux câlins et qui chuchotaient tels des sirènes pour que l'on transgresse l'interdit. Et pendant ces trois heures on boudait ! On essayait bien de faire passer le temps en taquinant un ballon ou en courant comme des fous avant de freiner à mort en faisant voler des gerbes de sable sur celui qui tentait de lire ou se reposer tranquillement sur sa serviette. Les rappels à l'ordre étaient nombreux mais les colères jamais sérieuses.

Dès que le signal était donné alors c'était une ruée vers l'eau que plus rien ne pouvait arrêter et bien mari était le dernier mouillé. J'ai sous les paupières des images figées telles des photos, de ces temps de bonheur. Il y a sur chacune un

rire ou même un fou rire dont l'éclat cascade encore dans ma mémoire.

C'est vrai que nous vivions différemment, avec ce sens d'appartenir à une sorte de communauté, ce sens du partage, de la famille, du voisin, de la voisine que l'on appelait « tonton ou tata » parce que non seulement c'était une marque de respect que nous devions donner nous, les enfants, mais c'était aussi une façon de dire vous êtes des nôtres.

Alors il se passait des choses étranges ; si le soir venu on entendait des cris chez les Grislands On savait que ce n'était pas une dispute, mais une chauve-souris qui venait de se perdre dans leur appartement. Mon père s'armait alors de l'inévitable balai et se précipitait chez elles, quatre femmes seules, pour aller chasser l'intrus alors que toutes les quatre se blottissaient avec une serviette sur la tête de peur de voir la chauve-souris s'accrocher à leur abondante chevelure selon la légende; après l'évènement et la peur passée mon père, ce héros, était invariablement invité à s'asseoir à table , avec toute sa famille qui avait bien entendu suivi, et on sortait le bout de brioche ou le restant de gâteau qu'on allait finir ensemble en discutant un peu avant de rentrer chez soi.

Et puisque je parle de gâteau, j'adorais une belle tradition de Pâques, que nous respections tous quelques soient nos convictions religieuses. Chaque maîtresse de maison préparait dans le secret de sa cuisine, ses propres gâteaux. C'était selon le choix de chacune, soit une sorte de brioche parfumée à l'anis : la Mounia, soit un gâteau en forme de couronne aussi parsemé de graines d'anis. Les deux se gardaient longuement, enveloppés dans des torchons et on avait ainsi un petit déjeuner ou un goûter tout trouvé pendant des semaines.

Car ces dames faisaient de grandes quantités de ces gâteaux, et pas pour rien ! il fallait faire une Mounia ou une couronne pour chacun des voisins et amis à qui on allait, nous les enfants, apporter « la Pâques » ; Bien évidemment nous recevions en échange un gâteau de celle à qui on avait apporté le nôtre ! C'est ainsi que l'on se retrouvait, à la fin de la distribution, avec autant de gâteaux qu'au départ mais pas un seul semblable à l'autre.

On s'ingéniait à se souvenir de la provenance de chacun de telle sorte que, dès que l'on entamait un d'entre eux il fallait savoir qui l'avait préparé. Et les commentaires allaient bon train sur lequel était plus gonflé, plus doré... plus raté !

Ces mêmes commentaires (à part celui de raté bien entendu) s'entendaient le jour de la cuisson de ces merveilles. Car pas une maison ne possédait un four

assez grand pour de telles productions et c'est chez le boulanger qu'il fallait aller les cuire. Ces dames portaient sur leurs hanches d'immenses plaques à four sur lesquelles les gâteaux se cachaient sous des torchons, et aussitôt ces derniers soulevés au moment de la mise au four, les exclamations fusaient : ils étaient gros, petits, nombreux, un peu plats, etc. Les échanges de recettes là aussi se faisaient en secret et avec fierté.

Nous étions vraiment proches les uns des autres par le respect et l'amitié jusqu'à l'affection. C'est ainsi que, lorsque monsieur Grislan, notre simple voisin, avait été emporté par la tuberculose qui tuait encore bien des gens, il avait fait venir mon père à son chevet, pour confier à ses bons soins sa future veuve et ses trois filles. Il savait qu'il pouvait compter sur lui pour soutenir, sinon financièrement, car nos moyens étaient modestes, au moins moralement, sa famille. Nous allions tous être là pour elles quatre, une épaule pour adoucir le chagrin, une main tendue pour donner peu de force. Moi qui marchais tout juste à l'époque mais qui ne disais mot, savais déjà ouvrir la porte pour aller me caller sur les genoux de la veuve et sécher ses larmes avec mon petit minois d'enfant espiègle. Elle m'apprenait alors de sa voix douce, des comptines en Italien qui chantent encore dans mes souvenirs.

La vie voulut qu'en 1962, en dépit d'un rapatriement dans un pays aussi vaste que la France, nous nous retrouvions, les Grislands et nous, en Dordogne encore voisins de quelques quarante km cette fois. Cette distance n'allait pas briser une amitié aussi forte et nous allions régulièrement les aider dans leur installation, mon père sciant et clouant, ma mère cuisinant, les enfants plantant.

Enfin c'est mon père qui fièrement donna son bras à l'une des filles, pour la conduire à l'autel le jour de son mariage ! Dans sa tête résonnait la promesse qu'il avait faite tant d'années auparavant à cet homme, le père de cette mariée, et qui ce jour-là était l'invité invisible mais bien présent dans tous nos esprits !

## Chapitre 2

C'est en cette année si particulière, 2020, où le double 20 exceptionnel, mais aussi les circonstances en ont fait une année remarquable, que l'impulsion d'écrire cette histoire longtemps en gestation, s'est faite impérative pour moi. En pleine pandémie d'un infâme virus, un terme inévitable est apparu : « le confinement ». Il s'est imposé au monde entier plongeant l'humanité dans une perplexité sans précédent. Apparemment cette isolation sociale forcée, a fait naître bien des écrivains en herbe, et provoqué toutes sortes de cogitations plus ou moins fructueuses dans l'humanité tout entière.

Je fais sans doute partie de ce produit dérivé, bien qu'il faille ici admettre, que cela m'a toujours chatouillée. Dès la petite enfance j'étais « bonne » en français, la prof de ma classe de seconde était persuadée qu'un jour *j'écrirai*. Cela a perduré jusqu'à ces jours où je gratouille le papier, souvent la nuit ou au petit matin. Les mots qui s'entrechoquent dans mon crâne finissent par m'empêcher de dormir. C'est quelque fois juste au réveil qu'une histoire ou un poème grouille en moi comme un enfant qui est près de naître, et il me faut vite accoucher, sans douleur, de quelque écrit, afin que je puisse contrôler sa domination sur tout autre velléité d'activité. Il faut *que ça sorte* pour que je sois enfin capable de passer à autre chose.

Cet accouchement peut se faire en français mais aussi en anglais, étant bilingue, sans que je puisse en décider autrement. C'est ainsi que ce qui m'arrive aujourd'hui m'est déjà familier. Sans que je n'aie jamais eu le vrai désir de coucher toute l'histoire, sur du papier. Maintenant que nous voilà prisonniers involontaires de notre propre mental, sans contact ou presque, avec le genre humain, il semble que le moment soit venu.

Revenons au fil de ce récit. Pas de surprise donc dans mon choix de faire des études de lettres, bien que nous verrons plus tard, comme le chantait Joséphine Baker, j'avais un deuxième amour.

Mais pourquoi ma décision d'aller en Normandie, que je ne connaissais que de nom ? Peut-être que mon arrivée en France après l'indépendance du pays qui m'avait vu naître, ainsi que ma famille depuis trois générations, avait été suffisamment traumatisante pour faire de moi une « sans racines », un de ces